

de son mal et il le dit à ceux qui le soignaient, analysant son cas aussi froidement que s'il se fut agi d'un malade à l'hôpital ; regardant la mort en face, conservant jusqu'à la dernière minute son indomptable énergie et sa pleine intelligence, sans défaillance, sans une plainte ; n'oubliant en ces pénibles conjonctures rien ni personne, donnant à ses élèves à son chevet des conseils de père : *Marchez droit dans la voie du devoir et dans le sentier de la science, toujours droit.*

Une dizaine de minutes avant sa mort, il dit à sa malheureuse femme : " Fais retirer les enfants, je ne veux pas qu'ils assistent à mon agonie."

Il ajouta encore : " Je dois mourir, je meurs sans crainte, car j'ai fait mon devoir toujours."

C'est ainsi qu'il s'est éteint dans la soixante-huitième année de son âge. Belle mort et bien digne de sa belle existence toute entière d'énergie, de labeur acharné et de dévouement à la science et à l'humanité.

Nos lecteurs auront lu ailleurs des détails sur la vie et les ouvrages du grand homme qui vient de disparaître, laissant derrière lui un vide immense ; mais qu'il me soit permis à moi qu'il avait accueilli avec une bienveillance toute paternelle, qu'il avait tenu à placer auprès de lui dans cet Hôpital International objet de sa généreuse et incessante sollicitude, à moi à qui il ne ménageait ni ses enseignements, ni ses précieux conseils, qu'il me soit permis de leur dire la vénération profonde que m'inspirait cet homme, qui n'était pas seulement un grand savant, un opérateur incomparable dont l'habileté n'avait d'égale que la prudence, le sang-froid et la conscience, mais qui était encore le maître le plus habile à vous stimuler et le plus patient à vous instruire et, sous ses apparences un peu rudes, le cœur le meilleur, le plus sensible, le plus obligeant et le plus dévoué qui fût. Ceux-là le savent bien et en conserveront un impérissable souvenir, qui ont eu le bonheur de le voir de près : et sa disparition est pour eux un déchirement.

Sans doute, c'est une loi fatale qu'on ne puisse s'élever au-dessus de la foule sans susciter l'envie, les haines et les contradictions. Péan n'y avait pas échappé. Maintenant qu'il n'est plus, on commence à lui rendre pleinement justice. Pour moi, élevé dans un pays où Péan, loin d'être discuté, était universellement admiré ; bien plus, où il était considéré comme une sorte de demi-dieu, pour mes compatriotes et pour moi nous n'avons pas attendu jusque-là : nous n'avions jamais eu pour lui que de l'admiration et du respect.

De tels hommes ne devraient pas mourir, celui-ci du moins ne mourra pas tout entier, il vivra éternellement par ses belles découvertes, par ses merveilleuses opérations, et par les nombreux et substantiels ouvrages qu'il laisse après lui. Dans la dernière moitié du siècle, deux hommes, semble-t-il, se détacheront, qui ont apporté à l'art de guérir des découvertes dont toutes les conséquences ne peuvent pas être encore soupçonnées ; deux noms brilleront toujours d'un éclat sans égal :

PASTEUR — PÉAN

La chirurgie perd une de ses plus grandes gloires ; la France un de ses plus illustres enfants ; et moi, son modeste et reconnaissant collaborateur, un maître vénéré que j'aimais à l'égal d'un père.

Que sa famille désolée veuille bien trouver ici l'expression respectueusement émue des sentiments de sincère condoléance d'un de ses derniers internes.

FRANÇOIS LEMOYNE DE MARTIGNY.

Paris, le 3 février 1898.

FLEURS DU CLOITRE

Hommage reconnaissant à Mme Turgeon (née Berthelot).

" Ce jour-là, c'était fête au pieux monastère ;
Les roses s'effeuillaient sur le parvis austère ;
Les grands lis sur l'autel mêlaient en s'allongeant
Aux rougeurs des flambeaux leurs calices d'argent ;
Dans l'ostensoir vermeil où la foi le devine,
Jésus voilait sa vie et sa gloire divine ;
Et les anges sans bruit chantaient le Pain vivant ;
Ce jour-là, c'était fête au ciel comme au couvent."

Décembre avait cette journée-là une douceur inac-

coutumée. Le ciel s'éclairait radieux et splendide ; le soleil rayonnait gaiement ; il dansait, ce bon vieux soleil, son éclat se faisait sentir partout : dehors, il mettait des diamants aux brindilles des arbres et aux angles des pierres ; dedans, il parsemait de sequins et de paillettes d'or tout ce qu'il frappait.

Quel beau jour pour une fête religieuse, pour une union mystique !... J'entends une cloche argentine qui sonne doucement, elle m'appelle à une pieuse cérémonie... Allons ! peut être qu'au retour je m'écrierai avec Mme Louise de France : " Il fallait que je visse, comme saint Thomas, pour croire qu'il n'y a pas de plus grand bonheur que celui d'être consacré à Dieu."

Le Couvent du Sacré Cœur a, ce matin, une atmosphère de bonheur plus prononcée que jamais. Le silence même a quelque chose de joyeux. Les portes des classes se ferment à petit bruit, les privilégiées d'entre les élèves du pensionnat passent le long des corridors les bras chargés de fleurs au feuillage d'or ou d'argent, ou tenant à la main les cierges dont on doit garnir l'autel. Dans les couloirs on entend le frémissement des robes de bure. En échangeant un ave, les religieuses qui se rencontrent croisent aussi un beau regard radieux ; chacune se souvient d'avoir vu se lever pour elle une semblable aurore. Un hymne court dans la sainte maison. Le souffle de l'Esprit passe à la fois dans les salles, dans les parloirs, dans la chapelle. O saintes fêtes ! dont le monde n'a jamais compris la puissance, que votre charme est pénétrant, que votre souvenir demeure à la fois suave et fort à celles qui vous ont connues !

Les sons de la cloche deviennent plus faibles, les dames de chœur et les novices ont pris place dans leurs stalles. La chapelle se remplit insensiblement. Une foule recueillie, presque anxieuse attend. L'autel rayonne de fleurs et de cierges. Tout est pur et d'une blancheur liliale. L'orgue prélude par l'adieu de Schubert. Les strophes si tendres et si tristes de cette délicieuse mélodie me reviennent à la mémoire, je me surprends à murmurer tout bas :

Charmante sœur des anges,
Les cieux te sont ouverts...

Vas-tu prier un peu...
Pour qui te dit adieu ! ! !...

Pendant que mon imagination déploie à loisir ses ailes et donne audience aux souvenirs d'antan, une apparition ravissante, qui fait rêver du ciel, passe dans la nef : deux jeunes sœurs, fleurs écloses sur la même tige, une novice et une postulante, s'avancent lentement entre les deux mères qui doivent les présenter à leur époux divin. Rien de comparable à ces deux vierges... ces deux lis... ces deux anges ! !...

A peine se sont-elles agenouillées sur leur prie-Dieu que la porte de la sacristie est lentement poussée, un moine s'avance gravement, il fléchit le genou devant le tabernacle. Il porte la robe brune des fils de Saint-François, et un crucifix se trouve passé entre sa robe de bure et la corde à gros nœuds qui lui sert de ceinture. Son apparition produit un effet spontané, électrique. La plupart des personnes qui l'examinent curieusement, ignorent son nom, mais un petit nombre d'assistants connaissent ce jeune religieux à l'air noble et bon, austère et doux, qui comme son Séraphique Père, a fait de la Pauvreté sa Dame révéérée, et de l'Humilité sa Compagne chérie.

Il demeure un moment immobile, les deux mains croisées sur sa poitrine, la tête penchée, les yeux fermés. Se recueillant en lui-même, il confie au cœur du bon Maître les paroles qu'il va prononcer ; enfin il se signe et dit d'une voix lente et douce : " L'épouse est prête ! *Alleluia !*"

Il développa ce texte avec une ampleur et une onction admirables. Hosanna sublime, entonné à la louange du cloître, de la vie perdue en Dieu. Ce que l'orateur trouva de mouvements admirables sur la loi du renoncement, le pouvoir de l'exemple, la joie des espérances célestes, nul ne saurait le dire d'une voix aussi forte, d'un cœur plus convaincu. C'est que dans les enfants de saint François l'amour divin débord

et de cet amour naissent non seulement des paroles admirables, mais des chants sublimes qui élèvent le cœur vers ces régions divines où brille le Soleil de Justice. Des pleurs d'attendrissement et de bonheur roulaient dans tous les yeux...

Après le sermon, la novice et la postulante s'approchèrent du sanctuaire. Le célébrant bénit le cierge qu'elles tenaient en main, image d'une pensée ardente se consumant devant Dieu ; il bénit les voiles, symbole d'une chasteté immuable ; puis, ces cérémonies symboliques achevées, l'heureuse professe alla s'agenouiller devant l'autel pendant que la nouvelle novice, quittant son prie-Dieu, laissait dans le chœur assombri le long sillon de sa robe frissonnante.

Quand elle reparut, elle portait une robe de bure et un voile. Le célébrant donna une dernière bénédiction aux fronts inclinés sous sa main consacrée.

Accompagnée des deux Mères-Suivantes, les deux petites sœurs allèrent saluer, l'une après l'autre, les religieuses agenouillées dans leurs stalles ; elles en reçurent le baiser de paix ; puis les chants cessèrent, l'encens s'éteignit, la foule sortit avec lenteur de la chapelle.

La fleur de votre héroïsme, madame, a donné au cœur du divin jardinier les lys brillants que vous aviez cultivés avec tant de soin. Au lieu d'éclater et de briller au soleil du siècle, ils vont s'ouvrir à l'ombre du cloître ; dérobés au monde, ils s'élèveront vers le ciel. Après avoir germé dans l'esprit de sacrifice, ils s'épanouiront dans la solitude et répandront pour le Sacré-Cœur leurs parfums suaves, tandis que vous, mère magnanime, infatigable de charité, âme altérée d'amour, de foi et de dévouement, vous continuerez votre pèlerinage, ignorant

" Tout ce qui dans le monde excite notre envie,
Tout ce que la fortune offre à notre désir,
Sans peine vous pourriez en former votre vie ;
Entre tous les bonheurs vous n'aviez qu'à choisir !"

Fauville

NÉCROLOGIE

A la mémoire de Mme Emile Dépocas.

De son pieux espoir son front gardait la trace.
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté
La douleur fugitive avait empreint sa grâce.
La mort sa majesté.

LAMARTINE.

Le glas funèbre jetait dans l'espace ses notes lugubres, et près de la couche mortuaire pleuraient l'époux, le père, la sœur et les frères de la morte bien aimée.

Aimable, gentille enfant, elle éclaira de sa gaieté et de sa tendresse les jours de ses parents.

Admirablement douce, cultivée par une brillante éducation, jeune fille, elle fit le charme de la société où elle vécut.

Sa sensibilité extrême, son admiration pour le beau, la portèrent vers les arts. Sa musique nous faisait rêver des célestes accords des anges.

Qui pourra oublier le calme de son regard, la douceur de son sourire ?

Le foyer paternel est encore embaumé des effluves de vertu, de bonté qu'y laissait, à son départ, l'épouse chérie que la mort a frappée dès la première année d'une union remplie de bonheur.

Il n'y a que la Foi, que le ciel, qui consolent d'une si grande perte ! Mais que l'époux et les parents affligés daignent accepter ces faibles condoléances comme l'écho de la sympathie générale.

R. I. P.

Augustin Lellis

L'homme le plus seul est l'homme le plus libre.—
IBSEN.